

TRADUCTIONS

ACHÉMÉNIDE

Interea fessos ventus cum sole reliquit.

Énéide, liv. III.

Le jour meurt ; l'aiglon s'endort au sein des nues ;
Nous abordons d'Enna les rives inconnues.
Un grand port loin des vents nous offrait ses abris.
Mais l'Etna sur ces bords vomit d'affreux débris.
Tantôt s'ouvre en tonnant son immense cratère,
De longs torrents de cendre il inonde la terre ;
Tantôt ses rocs aux cieus roulent en tourbillons,
Tombent, et sur ses flancs tracent d'ardents sillons ;
Le gouffre en feu mugit ; sous sa voûte qui fume,
La lave enfle en grondant ses flots noirs de bitume.

Encelade, dit-on, sous ces rocs obscurcis
Cache ses vastes flancs que la foudre a noircis ;
Le poids du mont l'écrase ; et sa brûlante haleine
Chasse au loin les rochers qu'il soulève avec peine ;
Si, las de ses douleurs, il retourne son corps,
Le ciel fume, et l'Etna tremble de ses efforts.
Effrayés de ce bruit, sans le comprendre encore,
Dans la sombre forêt nous attendons l'aurore ;
La nuit qui règne aux cieus, ce fracas plein d'horreur,
Ce prodige, en nos sens tout verse la terreur ;
Des nuages épais nous cachent les étoiles,
Et la lune en fuyant se couvre de leurs voiles.

L'Olympe enfin se dore ; effacée à son tour,
L'ombre humide s'enfuit devant l'astre du jour.
Soudain, hors des forêts, une ombre à face humaine,
Pâle, les bras tendus, vers la plage se traîne ;
Ses cheveux hérissés, son visage maigri,
Nous montrent un mortel que ses maux ont flétri.

Son corps faible est couvert de jonc tressé d'épine.
Mais c'est un grec ! De Troie il hâta la ruine.
Lui-même il reconnaît nos armes, nos soldats,
Il recule, et la peur semble arrêter ses pas ;
Mais bientôt, jusqu'à nous accourant tout en larmes :
« Par cet astre brillant témoin de tant d'alarmes,
Par ce ciel, par ces dieux dont tout subit la loi,
Arrachez-moi, troyens, de ces lieux pleins d'effroi !
Que je fuie, il suffit. Jadis, sous vos murailles,
Sur les vaisseaux des grecs, j'apportais les batailles,
Je le sais trop ; eh bien, fi's de Laomédon,
Si mon crime ne peut espérer de pardon,
Frappez, ou plongez-moi dans ces mers où nous sommes.
Si je meurs, je mourrai du moins des mains des hommes.

Il dit, tombe à nos pieds sans force et sans chaleur,
Les embrasse, et d'un grec nous pleurons le malheur !
« Quel est, lui disons-nous, le sujet de vos plaintes ?
Votre nom ? vos aïeux ? Qui peut causer vos craintes ? »
Anchise le premier, pour gage de sa foi,
Lui tend sa main sacrée et calme son effroi.

« Ithaque est ma patrie. Adamaste mon père
Vécut pauvre (que n'ai-je estimé sa misère !).
Mais son Achéménide au pied de vos remparts
Voulut, auprès d'Ulysse, affronter les hasards.
Ici nos grecs, fuyant un cyclope terrible,
M'oublièrent errant sous sa caverne horrible.
C'est là que Polyphème étend son corps pesant,
Après qu'il s'est repu de carnage et de sang.
S'il sort (dieux, sauvez-nous de ce géant difforme !),
Ce monstre jusqu'aux cieus lève sa tête énorme,
Tout fuit, tout s'épouvante à son aspect affreux,
Et sa gorge engloutit les chairs des malheureux.
Je l'ai vu, dans son antre, apprêtant leur supplice,
Prendre en sa vaste main deux des soldats d'Ulysse,

J'ai vu leurs corps brisés sur un roc tressaillir,
Leurs crânes sur le seuil en mille éclats jaillir,
Et sa faim, saisissant leurs entrailles mourantes,
Faire crier leurs os sous ses dents dévorantes.
Témoin de leur trépas, brûlant de les venger,
Ulysse se souvint d'Ulysse en ce danger.
Dès qu'enivré de sang, sur son bras redoutable
Le géant courbe enfin sa tête épouvantable,
Dès que, parmi les chairs et les vins qu'il vomit,
Immense, il couvre au loin son antre qui gémit,
En cercle rassemblés autour de ses victimes,
Le sort désigne ceux qui vont punir ses crimes;
Nous l'entourons, des dieux nous implorons l'appui,
Nous approchons du monstre et nous fondons sur lui.
Un tronc d'arbre nouveau, qu'un fer aigu prolonge,
Dans son œil effroyable au même instant se plonge.
Cet œil étincelait sur son front menaçant;
D'un bouclier d'Argos tel brille le croissant;
Telle Phébé rayonne en l'horreur des nuits sombres.
Du moins, de nos amis nous vengeâmes les ombres.

« Fuyez ces bords, fuyez, trop imprudents nochers.
Cent cyclopes hideux errent sur ces rochers;
Tous, tels que Polyphème, en des antres sauvages
Parquent les noirs troupeaux qui paissent ces rivages.
Phébé m'a vu trois fois en commençant son cours
Trainer de bois en bois mes misérables jours;
J'entendais des géants tonner la voix bruyante;
Je frissonnais au pas de leur masse effrayante;
Nourri d'herbes, de glands, de quelques fruits amers,
Mes yeux, même la nuit, interrogeaient les mers;
J'aperçois vos vaisseaux! sans les connaître encore,
Je vole, heureux de fuir ces rives que j'abhorre!
Frappez, je meurs content, quel que soit mon trépas;
Mais sur ces bords cruels ne m'abandonnez pas! »

A peine il a parlé, nous voyons sur la plage,
Appuyant son grand corps sur un pin sans feuillage,
S'avancer, hors d'un roc son ténébreux séjour,
Un monstre informe, affreux, vaste, et privé du jour.
Son troupeau qui le suit charme seul sa souffrance;
Son chalumeau pesant pend à son col immense.
Il touche enfin les flots, et s'y plonge en hurlant,
Se courbe, et dans leur eau lave son œil sanglant.
Au milieu de leur gouffre il fend les mers profondes,
Marche, et son buste entier s'élève sur les ondes.
Nous nous hâtons de fuir; tout se tait; nos vaisseaux
Reçoivent notre grec et volent sur les eaux.

La rame entre nos mains monte et tombe en cadence.
Polyphème l'entend, se retourne, s'élance,
Étend ses vastes bras, rechasse au loin les flots,
Et poursuit, mais en vain, les pâles matelots.
Il pousse un cri; soudain l'Italie agitée
Voit frissonner longtemps sa rive épouvantée,
La mer est en fureur, de sourds ébranlements
Font mugir de l'Etna les abîmes fumants.

Les cyclopes, au cri, sortent, prêts aux ravages;
Ils descendent des monts et couvrent les rivages.
Mais ces enfants d'Etna, dont le front touche aux cieux,
Nous menacent en vain de regards furieux.
Race horrible! on croit voir dans un bois solitaire
Le cyprès de Diane ou l'arbre du tonnerre.

La voile est déployée au souffle heureux des vents;
On fatigue à l'envi les cordages mouvants;
Mais les rocs de Scylla montrent déjà leurs cimes
Et Charybde près d'eux fait gronder ses abîmes.
La mort est là, fuyons! et, redoublant d'efforts,
Suivons l'étroit canal sans toucher les deux bords.
Du détroit de Pélore accourt soudain Borée.
Du Pantage écumant nous franchissons l'entrée.
Achéménide alors, vers Mégare et Tapsos,
Sur ces mers qu'il connaît dirige nos vaisseaux.
Ainsi, de tant d'écueils dont elle était la proie
Un compagnon d'Ulysse, un grec, a sauvé Troie!

LE VIEILLARD DU GALÈSE

Atque equidem, extremo ni jam sub fine laborum
Vela traham, et terris festinem advertere proram.

Géorgiques, liv. IV.

Si mon vaisseau déjà, prêt à toucher les bords,
Vers le but désiré ne tournait ses efforts,
Poète des jardins, je chanterais peut-être
La culture des fleurs et la rose champêtre.
Je décrirais l'acanthé arrondie en berceaux,
L'endive, se gonflant du suc des clairs ruisseaux,
Le myrte, amant des eaux qu'il couvre de son ombre,
Les contours tortueux de l'énorme concombre,
Le narcisse tardif, le persil frais et vert,
Et le lierre rampant dont le chêne est couvert.

Aux plaines du Galèse, où, noire et sablonneuse,
Roule en des champs dorés son onde limoneuse,
Sous les tours d'Æbalie, il fut, je m'en souviens,
Un paisible vieillard, riche de peu de biens.

C'était un lieu désert, aride pâturage,
Funeste aux jeunes ceps, rebelle au labourage,
Le vieux sage semait, dans ces prés buissonneux,
Des légumes parmi les chardons épineux,
Et croyait, cultivant le lys et la verveine,
Être l'égal des rois dans son humble domaine.
Le soir, à son retour, il goûtait sans ennui
Des mets simples et purs, qu'il ne devait qu'à lui.
Le premier au printemps, le premier en automne,
Il recueillait les dons de Flore et de Pomone;
Et quand le triste hiver, brisant les rocs durcis,

Mettait un frein de glace au ruisseaux épaissis,
 Déjà, taillant le front de l'acanthé encor tendre,
 Il hâtaït les zéphirs qu'il se jassait d'attendre.

Aussi, sur mille essaims il étendait ses droïts,
 Des rayons pleins de miel écumaïent sous ses doïgts.
 Dans l'automne chez lui chaque arbre se colore
 D'autant de fruits nouveaux qu'il vit de fleurs éclore.
 Il plantaït le tilleul près du pin résineux,
 Et greffaït le premier sur l'arbuste épineux ;
 Chez lui, se soumettant au cordeau qui l'aligne,
 Le platane ombrageait les sarments de la vigne ;
 Et seul il sut toujours transplanter sans efforts
 Des poiriers déjà vieux, des ormeaux déjà forts.
 Mais à d'autres sujets il faut que je me livre,
 Je laisse un vaste champ à qui voudra me suivre.

L'ANTRE DES CYCLOPES

*Insula Sicaniū juxta latus Æoliāque
 Erigitur Liparen, fumantibus ardua saxis...*

Énéïde, liv. VIII.

Non loin des bords d'Enna, près du séjour des vents,
 Liparis lève un front ceint de rochers fumants.
 L'Etna tonne en ses flancs ; sous ses voûtes tremblantes,
 On entend retentir les enclumes bruyantes ;
 Là, grondent les métaux ; là, cent soufflets mouvants
 Gonflent leur vaste sein où s'engouffrent les vents ;
 Là, s'ouvre l'ancre obscur des fils de Sicanie.
 Ce palais de Vulcain fut nommé Vulcanie ;
 Le dieu des feux y vole à la voix de Vénus.
 Brontés et Pyracmon et Stérope aux bras nus,
 En ce moment forgeaient au maître du tonnerre
 La foudre que son bras fait gronder sur la terre.
 Cet ouvrage imparfait s'achevait sous leurs coups.
 Ils y mêlaient déjà l'éclair et le courroux,
 Et trois rayons de grêle et trois rayons de flamme,
 Et le bruit, et la peur qui terrasse notre âme.

Plus loin brille ce char, d'où Mars, ceint de lauriers,
 Errant de ville en ville, appelle les guerriers.
 Là résonne l'égide ; et l'or et les écailles
 De l'arme de Pallas ornent les vertes mailles ;
 Cent serpents sur son sein dressent leurs cols sifflants,
 Et Gorgone en fureur roule ses yeux sanglants.

« Écoutez, dit Vulcain, suspendez votre ouvrage,
 « Cyclopes ; d'un héros, fameux par son courage,
 « Il faut forger l'armure, et montrer sans retard
 « Ce que peuvent vos bras et ce que peut votre art. »
 Tout s'empresse à ces mots, sa voix les aiguillonne ;
 Dans de vastes fourneaux l'acier brûlant bouillonne ;
 Déjà ce bouclier qui, dans les jeux de Mars,

Seul de tous les latins doit affronter les dards,
 Dans sept orbes de bronze aux regards étincelle ;
 Sur des brasiers fumants l'or à grands flots ruisselle ;
 L'un, des soufflets gonflés pressant les vastes flancs,
 Tantôt chasse à grand bruit, tantôt pompe les vents ;
 L'autre plonge l'airain dans l'onde qui frissonne ;
 Sous leurs vastes efforts l'ancre tremblant résonne ;
 Ceux-ci courbent le fer qu'ils tournent sur les feux ;
 Ils frappent ; soulevé par leurs bras vigoureux,
 Le marteau, bondissant sur le métal sonore,
 Tombe à coups cadencés, remonte, et tombe encore.

CACUS

Jam primum saxis suspensam hanc adspice rupem

Énéïde, liv. VIII.

Vois sur ce mont désert ces rochers entassés,
 Vois ces blocs suspendus, ces débris dispersés ;
 Là, dans un ancre immense, au jour inaccessible,
 Vivait l'affreux Cacus, noir géant, monstre horrible.
 A ses portes pendaient des crânes entr'ouverts,
 Pâles, souillés de sang, et de fange couverts.
 Ses meurtres, chaque jour, faisaient fumer la terre.
 De ce monstre hideux Vulcain était le père.
 Sa gorge vomissait des tourbillons de feux,
 Et son énorme masse épouvantait nos yeux.

Enfin, comblant nos vœux et vengeant ses victimes,
 De ce géant farouche un dieu punit les crimes.
 Sur nos bords arriva le fils d'Amphitryon,
 L'heureux et fier vainqueur du triple Géryon ;
 Ses taureaux, bondissant dans de vastes prairies,
 Erraient en liberté sur ces rives fleuries ;
 Cacus, que rien n'étonne et qui veut tout oser,
 Au courroux du héros craint peu de s'exposer ;
 Il dérobe à la fois, par d'obscurs artifices,
 Quatre taureaux fougueux, quatre ardentes génisses.
 De peur de voir leurs pas déceler ses larcins,
 De leur superbe queue il saisit les longs crins,
 Et les traîne en arrière, espérant que peut-être
 Leur trace déguisée abusera leur maître.

Hercule s'apprêtait à quitter ces beaux lieux.
 Ses taureaux font mugir les bois de leurs adieux,
 Et, laissant pour jamais ces fertiles campagnes,
 De leurs regrets plaintifs remplissent les montagnes
 Soudain, trompant l'espoir du monstre qui frémit,
 Du vaste sein de l'ancre un des taureaux gémit.
 Le fiel de la fureur bouillonne au cœur d'Alcide ;
 Terrible, il court, saisit sa massue homicide.
 Pour la première fois on vit Cacus trembler,
 Son front hideux pâlir et ses yeux se troubler.

Hercule, au haut du mont, s'élançe plein de rage.
Cacus l'évite et fuit vers son antre sauvage;
Aussi prompt que le vent, redoutant le trépas,
Il s'échappe; la peur précipite ses pas.

Le noir géant détache une roche pesante
Dont Vulcain suspendit la masse menaçante;
Sa main brise le fer, rompt les chaînes d'airain,
Et le roc en tombant ferme le souterrain.
Mais Hercule le voit; il court, frémit de rage,
Et de ses yeux errants cherche au loin un passage.
En vain de la caverne il tente d'approcher;
Trois fois son bras robuste ébranle le rocher;
Trois fois, d'un pas rapide, il parcourt la montagne,
Et trois fois fatigué s'assied dans la campagne.

Un roc, triste séjour des sinistres oiseaux,
S'inclinait vers la gauche et menaçait les eaux;
Et ses flancs escarpés et sa cime orgueilleuse
Couvraient de l'ancre obscur la voûte ténébreuse.
Pour le déraciner rassemblant ses efforts,
Le dieu sur son bras droit penche son vaste corps;
Pèse, l'ébranle enfin; la masse qui s'écroule
Dans la plaine à grand bruit tombe, bondit et roule.
D'un fracas prolongé l'air au loin retentit,
Dans les flots écumants la rive s'engloutit,
Le fleuve épouvanté recule... L'ancre sombre,
Par les feux du soleil, voit dissiper son ombre.
Si la terre brisait ses vieux flancs entr'ouverts,
Tels s'offriraient à nous les ténébreux enfers,
Le gouffre craint des dieux, et les pâles fantômes
Tremblants de voir le jour dans ces mornes royaumes.

Le géant dans son antre, en hurlant de terreur,
Loin du jour ennemi se roule avec fureur;
Mais Alcide le presse, et, d'un bras implacable,
D'arbres et de rochers à la fois il l'accable.
Cacus, n'espérant plus échapper au danger,
Par un dernier effort veut du moins se venger.
O prodige! sa gorge, en sa caverne obscure,
Vomit en tourbillons une fumée impare;
Le monstre, avec ses feux, souffle une affreuse nuit,
Et se cache aux regards du dieu qui le poursuit.
Parmi des flots épais et de flamme et de soufre,
Alcide impatient se plonge au sein du gouffre;
Et malgré son courroux, malgré ses feux vaincus,
Dans ses bras vigoureux saisit le noir Cacus,
L'étreint, et, fier de voir sa vengeance assouvie,
Arrête dans sa gorge et son sang et sa vie.

Le dieu brise le seuil de ce fatal séjour;
Les larcins de Cacus se découvrent au jour.
Le peuple, par les pieds, traîne son corps difforme,
Et contemple effaré cette hideuse forme,
Ces yeux rouges de sang, ces flancs noirs et velus,
Et ces feux expirants, qu'il ne redoute plus.

CÉSAR PASSE LE RUBICON

Jam gelidas cursu Cæsar superaverat Alpes.

LUCAN, Pharsale. — Liv. I.

Déjà, des monts alpins, qu'il avait su franchir,
César voyait au loin les vieux sommets blanchir;
Des bords du Rubicon menaçant l'Italie,
De la guerre à venir son âme était remplie.

Une nuit, à ses yeux apparaît tout en pleurs
La tremblante Patrie, exhalant ses douleurs.
Ses cheveux sont épars; triste, le regard sombre,
D'une pâle lueur elle brille dans l'ombre,
Et, les bras nus, levant son front chargé de tours:
« Arrêtez! contre qui tournez-vous mes secours?
Où courez-vous? restez sur ces bords déplorables.
Plus un pas, citoyens! un pas vous rend coupables! »
Elle s'enfuit; César a frissonné d'horreur;
Sur la rive longtenaps l'enchaîne sa terreur.
« O toi, dit-il enfin, qui vois Rome et la terre
De ce roc Tarpéien où gronde ton tonnerre;
Vous, dieux puissants d'Iule; et toi, grand Quirinus;
Jupiter, dont l'œil veille aux murs de Latinus;
Feux sacrés de Vesta; toi devant qui tout tremble,
Toi qui peux plus sur moi que tous les dieux ensemble,
Rome! écoute ma voix: César victorieux
Ne veut point t'accabler sous son bras furieux,
O Rome! heureux vainqueur de la terre et de l'onde,
Ton esclave ne veut que t'asservir le monde.
Parle, et César encor peut être ton soutien;
C'est un ennemi seul qui me rendra le tien. »
Il dit, et sans tarder, fendant les flots rapides,
Il plante à l'autre bord ses aigles intrépides.
Ainsi, quand un lion dans les déserts brûlants
Voit de loiu l'ennemi s'avancer à pas lents,
Par de longs coups de queue excitant son courage,
Il s'arrête incertain et rassemble sa rage;
Sa vaste gueule exhale un sourd rugissement,
Sa crinière à grands flots couvre son corps fumant,
Il la dresse, il bondit; et, si le dard d'un maure
Dans son flanc enfoncé de son sang se colore,
Blessé, mais fier encor, vainqueur en succombant,
Il fond sur le classeur, et l'écrase en tombant.

Le Rubicon pourpré, sortant d'une humble source
Coule en de beaux vallons qu'il arrose en sa course.
Ses eaux, marquant les bords asservis à nos lois,
Quand l'été les tarit, bornent les champs gaulois.
Alors, des noirs torrents de leur neiges fangeuses
Les Alpes gressissaient ses vagues orageuses;
Chaque escadron, brisant leur cours impétueux,
Oppose un front oblique aux flots tumultueux

Et l'armée, avançant dans l'onde ralentie,
Suit au sein du courant sa marche appesantie.

César, touchant aux bords qu'il n'eût point dû revoir :
« Loin, dit-il, vains traités ! vaines lois du devoir !
Fortune, je te suis ; la victoire est mon titre.
J'ai trop cru les Destins, que Mars soit mon arbitre. »
Soudain, tel qu'un caillou par la fronde chassé,
Tel qu'un trait que le parthe en fuyant a lancé,
Il vole ; encourageant ses bataillons qu'il guide,
Il hâte dans la nuit son armée intrépide,
Et, vers l'heure où Phébé voit pâlir son croissant,
Il entre à Rimini en vainqueur menaçant.

A LYDIE

Lydia, dic, per omnes.

HORACE, liv. I, ode viii.

Au nom des Dieux dont tu te ris,
Lydie, en ta folle tendresse,

Veux-tu donc perdre Sybaris ?
Dans les liens où tu l'as pris
Va-t-il consumer sa jeunesse ?
D'où vient que, prenant en mépris
Le champ de Mars et sa poussière,
Il ne vient plus dans la carrière
Guider ses coursiers aguerris ?
Sur son corps, jadis souple et libre,
Pourquoi craint-il l'onde du Tibre,
Et d'oindre ses membres flétris
Du suc généreux de l'olive ;
Et, dans sa nonchalance oisive,
De fatiguer ses bras meurtris
Au poids de l'armure falisque ?
Pourquoi de la flèche et du disque
Laisse-t-il à d'autres le prix ?
Telle, à l'inquiétude en proie,
Thétis, autrefois, à Scyros,
Loin des funestes tours de Troie,
Dérobat le naissant héros
Qui, jusqu'au pied de leurs murailles,
Sur les troyens anéantis
Devait semer les funérailles.
Es-tu donc une autre Thétis ?